

# Lorsqu'autrefois

À M. B \*\*\*

Lorsqu'autrefois, au seuil des saintes basiliques,

Des rois, couverts d'un sac, et baisant des reliques.

Les reins ceints d'une corde, et les pieds tout meurtris,

Venaient s'agenouiller repentants et contrits ;

En expiation de quelques grands scandales

Humiliaient leur front dans la poudre des dalles.

Et dans le sanctuaire où Dieu s'était caché

Se frappaient la poitrine en criant : J'ai péché !

Dans le fond de ces cœurs à qui voulait descendre

L'orgueil apparaissait bientôt sous cette cendre,

Et laissait voir à nu ce que de vanité

Recelait en dedans si haute humilité.

*Mais quand un homme obscur qui n'eut jamais l'envie*

*Que de cacher à tous la trace de sa vie,*

*Qui va suivant sa route en marquant chaque pas,*

*Par quelque œuvre de bien que l'on ne connaît pas,*

*Quand par hasard cet homme, après soixante années*

*D'honneur et de vertus l'une à l'autre enchaînées,*

*Arrivant près du terme, et las d'avoir marché,*

*Dans cette voie étroite une fois a bronché.*

*Alors il faut gémir qu'aux choses de la terre*

*La main d'un Dieu jaloux ait fait ce caractère*

*De ne pouvoir toujours, entre tant de combats,*

*Garder une vertu qui n'est point d'ici-bas,*

*Et vienne tôt ou tard jeter quelque mélange*

*Sur cette pureté qu'il réserve pour l'ange.*

*Comme pour faire voir que toujours d'un côté*

*Un cœur, si haut qu'il soit, touche à l'humanité.*

*Mais lors qu'après, cet homme, ayant dans le silence*

*Pesé cette action au poids de sa balance,*

*S'en revient devant tous pensif et recueilli,*

*Dire en plein jour, tout haut : Mes frères, j'ai failli !*

*Oh ! s'il a fait cela, la victoire est plus belle*

*Qu'il vient de remporter sur cette âme rebelle.*

*Cet effort est plus grand et plus beau, que d'avoir*

*Achevé, sans combat, la route du devoir.*

*Là, ce n'est pas le cri d'un vain orgueil qui pense*

*Dans son abaissement trouver sa récompense,*

*C'est le sublime aveu d'un cœur qui ne veut pas*

*Se faire un tel fardeau pour l'heure du trépas :*

*– Donc, relevez la tête, et ne vous touchez guères*

*De ce qu'ont dit en soi tous ces hommes vulgaires*

*Qui n'ont jamais senti, n'ayant point combattu,*

*Ce que donne de prix la lutte à la vertu.*

*Laissez-les ces gens-là, traîner sans résistance*

*Dans de froides vertus une pâle existence,  
Par les chemins battus laissez-les pas-à-pas  
S'avancer vers un but qu'ils ne comprennent pas ;  
Et tenez pour certain qu'il est moins méritoire  
D'avoir toujours suivi sans lutte et sans victoire  
La monotone voix d'un honneur rétréci.  
Qu'après être tombé se relever ainsi.*

*Félix Arvers (1806-1850)*

